

Pour une clinique interculturelle avec des jeunes migrants¹

Georges LANÇON

De tous temps les migrations (émigrations et immigrations) de populations ont fait partie de la vie du monde. Leurs motivations varient suivant le contexte historique (guerre, génocide, colonisation), géoclimatique, économique et sont parfois associées à des degrés divers. Elles peuvent aussi être le reflet du pillage actuel des ressources naturelles (ex. de la pêche industrielle au large du Sénégal) par les puissances économiques ou l'émergence d'un espoir chez des jeunes en panne de projection dans leur pays, le voyage devenant l'équivalent d'un rite initiatique.

Mon engagement citoyen englobant une position subjective de pédopsychiatre et une expérience de terrain auprès des enfants et familles ayant à faire avec la protection de l'enfance ont été questionnés par la rencontre de jeunes migrants, principalement originaires d'Afrique subsaharienne, appelés Mineurs Non Accompagnés (MNA).

Qui suis-je quand je rencontre une personne dont l'histoire récente est colorée par la question migratoire ?

Il était, et est encore de bon ton d'accueillir un autre, venu de l'étranger ou dont la famille a récemment immigré, en lui présentant notre pays, ses valeurs républicaines. Notre fierté, ethno centrée, nous amène très rapidement à idéaliser notre communauté nationale et à demander à l'autre de s'y intégrer, d'en accepter les règles, de s'y plier. Après tout pourquoi pas, lorsque nous nous rendons chez nos voisins, nos amis, nous respectons leurs habitudes singulières et ne cherchons pas à leur imposer nos idiosyncrasies et coutumes familiales. Cette posture fortifie l'identification communautaire de l'accueillant, mais elle fait l'impasse sur les identifications sous-jacentes qui sont interrogées par l'arrivée d'un autre, différent par sa culture, son histoire, sa couleur de peau, ses habitudes de vie quotidienne.

Nous supportons plus ou moins d'être résumés (essentialisés) « blanc, occidental, démocrate, cultivé, habitant des beaux quartiers... » encore moins « post colonialiste, raciste, riche capitaliste (qui, pour certains jeunes migrants, veut dire résidant à la capitale) ».

C'est pourtant ainsi que nous pouvons être nommés, perçus, réduits en miroir par ces jeunes vivant dans les « quartiers », issus directement ou indirectement de l'immigration, résumés eux à Blacks, Beurs, jeunes à problèmes, profiteurs des aides sociales, Islamistes... La dissymétrie des positions est d'autant plus difficile à supporter que l'Occidental était et, est encore, souvent l'objet d'attentions ou d'avantages lorsque c'est lui qui s'expatrie. La réduction à un monde clivé binaire, projectif, conflictuel reste menaçante et prise dans cette dialectique de l'opprimeur et l'opprimé, l'envahisseur et l'envahi²...

Notre première préoccupation de soignant, d'éducateur ou pédagogue pourrait être de solliciter notre capacité à créer un espace, une modalité de rencontre qui permette un échange déjouant ces premières projections réciproques de surface.

Comment, thérapeute ou éducateur, puis-je écouter l'autre, l'aider à parler de son histoire ? Comment puis-je prendre en compte la sous-jacence de ses symptômes ou comprendre le sens de ses conduites dites déviantes sans les contextualiser dans le double espace de sa culture et de la nôtre ?

La rencontre à l'épreuve de l'interculturalité

La rencontre quand elle a lieu dans le cadre d'un parrain-marrainage, par exemple, commence par une observation réciproque, avec l'expression des émotions d'une première fois, la curiosité freinée par les pudeurs partagées, souvent beaucoup de sourires en miroir : nous sommes sensibilisés par « leur parcours migratoire » tel que les médias, les romans³ le racontent. La dimension empathique va jouer à plein et, très vite, les ajustements de part et d'autre sont d'autant facilités que se découvrent petit à petit les histoires de chacun. Bien sûr, face aux écarts de sécurité tant sur les plans administratifs, affectifs, économiques entre l'accueillant et le jeune migrant la tentation « paternaliste » n'est pas loin.

La relation prend de l'épaisseur. Les premiers besoins matériels manifestes sont facilement pris en compte par l'entraide et les soutiens locaux. Certains jeunes se montrent très vite plein(e)s de ressources pour nouer des relations avec leur nouvel environnement. Puis, si la relation de proximité se poursuit, les petits « bobos », maux de ventre, insomnies peuvent aussi commencer à se dire, des difficultés scolaires se manifestent ; comment y répondre ? Y répondre seul ? Avec le

soutien d'un collectif (à Uzès le CCARU⁴) ? en échangeant avec les éducateurs mandatés par les services de l'aide sociale à l'enfance ?

Il est certainement risqué de s'isoler, et de rester à la merci d'une compréhension plus ou moins parcellaire de la problématique du jeune, avec la tentation de camper dans une posture ethno-centrée illustrée par la règle plus ou moins implicite : ils doivent s'intégrer, peu importe ce que ça leur coûte.

L'accompagnement vers une meilleure compréhension de leur part de notre histoire, de nos rites républicains... peut devenir un enrichissement de la rencontre pour peu qu'il déclenche en réciprocité l'expression de l'histoire du jeune dans sa communauté, son pays, son histoire.

L'obnubilation bien compréhensible de l'obtention des papiers mobilise les jeunes. Redoublée par une injonction à l'acquisition de l'autonomie, elle peut devenir un risque d'appauvrissement culturel, personnel avec une adaptation de façade, censurant l'expression des émotions et contrariétés internes.

Alors, il n'est pas rare, loin de là, que, voyant sa situation se stabiliser, devenant autonome sur le plan financier et administratif ils développent une symptomatologie psychopathologique, exprimant un grand malaise personnel qui va mettre en péril leur dynamique d'intégration sociale. Le premier soutien est souvent celui de ses pairs, de ses compagnons de voyage. Il est aussi celui des professionnels, les éducateurs, les enseignants très sensibles aux motivations souvent exceptionnelles de ces lycéens, les enseignants qui œuvrent dans l'Éducation Nationale et les structures officielles mais aussi les bénévoles ou pas qui parfois alphabétisent, proposent des premiers apprentissages à des jeunes garçons ou filles n'ayant pas ou peu fréquenté l'école ou l'école coranique.

Certaines difficultés d'apprentissage nous interrogent : sont-elles liées à une carence précoce, à une souffrance personnelle envahissante, un déficit neurocognitif ?

Pour une approche clinique renouvelée

Djigui⁵ ne peut plus se concentrer, il est envahi d'un eczéma à fleur de peau. Jusque-là il était dynamique dans son apprentissage tant dans l'enseignement pratique que théorique du CFA, et donnait l'image de la réussite du sujet intégré. Il finit par parler de sa souffrance à une travailleuse sociale bienveillante qui lui propose de consulter un pédopsychiatre.

Ce jeune homme, originaire du sud du Mali, vient plutôt avec réticence. Je lui propose de me parler de ce qu'il aurait fait, qui aurait-il « consulté » s'il avait été dans son pays.

Partant des coutumes soignantes de son pays, il me raconte son histoire très douloureuse (impossible à résumer sinon dire qu'il quitte son pays avec son frère et comme mission de gagner de l'argent pour l'envoyer à sa mère afin qu'elle puisse se soigner. Durant son parcours, et à l'arrivée en France, séparé de son frère il perd sa trace et il apprend le décès de sa mère). Après plusieurs entretiens duels, nous invitons la travailleuse sociale : Djigui lui dit tout naturellement qu'elle est une mère pour lui. Bien que sachant théoriquement qu'elle pouvait occuper cette place, se l'entendre dire est très émouvant pour elle. Bientôt il arrive tout juste à l'heure aux entretiens et finit par me dire qu'il va bien à l'école et à son travail, ajoutant :

« Au début je ne croyais pas que, comme vous me l'aviez dit, parler ça pouvait me soigner, mais maintenant je vais bien et j'ai plus besoin de venir vous parler ».

La plupart des thérapeutes engagés dans l'accueil des jeunes issus d'une migration familiale ou individuelle font ce constat : seule la posture ouverte sur la culture de l'autre, non ethno-centrée sur l'Occident et ses savoirs permet à la dimension transférentielle de s'installer. L'interrogation de la sous-jacence d'un propos nous impose l'éthique de la recherche interculturelle. Ce qu'Alain Badiou résume dans une formule qui ne peut qu'être l'objet d'une question permanente :

« Le primat de l'éthique de l'Autre sur le Même exige que l'expérience de l'altérité soit ontologiquement "garantie" comme expérience d'une distance, ou d'une non-identité essentielle, dont le franchissement est l'expérience éthique elle-même. Or, rien dans le simple phénomène d'autrui ne contient une telle garantie »⁵

Ainsi lorsqu'un jeune migrant, Lonsana⁶, nous provoque, nous dit qu'à notre place il voterait « front national » ! Que cherche-t-il ? Nous blesser ? Nous parler de son illégitimité à être là devant nous ? Nous parle-t-il de son histoire personnelle, de sa fugue sans l'accord de sa famille ? Nous ne pourrions le savoir que si nous trouvons les moyens d'accueillir sa parole dans un lien transférentiel lui autorisant une parole arrimée à son histoire.

Ce travail ne s'improvise pas, il nécessite formation, pratique interdisciplinaire.

Le témoignage de jeunes évoquant les évaluations de leur âge à leur arrivée sur le territoire français en dit long sur les écarts culturels :

« Une fois arrivés au lieu de l'évaluation, nous, les mineurs non accompagnés, on a des problèmes avec nos différentes langues maternelles. Nos langues maternelles traduites par nous en français de notre pays ne correspondent pas parfois à la langue française parlée en France. Les évaluatrices parlent plus rapide et il y a toujours des problèmes de compréhension

au cours de l'évaluation. Parfois les évaluateurs n'arrivent pas à comprendre ce qu'on veut dire et si elles ne comprennent pas, elles écrivent leurs imaginations. Avec un traducteur c'est aussi compliqué, parce que le traducteur prend le temps pour comprendre le jeune mineur dans sa langue, les évaluateurs voient la durée qui s'écoule, elles vont avoir des doutes sur l'entente entre le traducteur et le jeune c'est pourquoi beaucoup de jeunes préfèrent se débrouiller tout seuls. En gros, elles ont l'air de connaître tout le trajet avant que nous répondions à leurs questions. »

Ce témoignage, qui ne peut résumer l'ensemble des pratiques des évaluations à l'arrivée, dit bien comment, pour certains sujets, le chemin n'est pas que géographique mais aussi interculturel : traduire la question du français vers leurs langues maternelles puis refaire le chemin inverse pour témoigner d'un vécu, d'une histoire familiale est aussi un parcours complexe d'autant que l'interrogatoire est à charge, voire policier comme cela a été dénoncé dans la presse par certains évaluateurs(trices) écœuré(e)s par le cahier des charges qui leur était imposé.

Nous pourrions rajouter que lorsque la conclusion de ces évaluations ne peut pas confirmer l'hypothèse suspicieuse habituelle d'une majorité dissimulée de ces jeunes, il peut être pratiqué des tests de mesure de l'âge osseux. Les résultats de ces tests sont évalués au regard d'échelles étalonnées pour l'évaluation de l'âge d'enfants blancs, américains, âgés de moins de 14 ans n'ayant aucune carence alimentaire et autres conditions singulières de vie, et présentant un retard de croissance pathologique. Le conseil de l'ordre des médecins, l'académie de médecine condamnent cette pratique compte tenu de l'âge et de critères évaluatifs étalonnés inadaptés à ces jeunes. Elle reste cependant, malgré ce, ordonnée par certains juges parfois à la demande des évaluateurs, c'est dire combien de chemin reste à faire pour que la science, ou prétendue telle, ne vienne pas conforter l'obscurantisme monoculturel ethno centré !

Pour conclure

La mondialisation ne saurait se résumer à ses effets écologiques, économiques. L'accueil des jeunes issus de l'immigration qu'elle soit familiale, individuelle, sur une ou plusieurs générations amène les soignants, les pédagogues, les éducateurs, invite à repenser le cadre des relations d'accompagnement. La création de dispositifs spécifiques (plus ou moins temporaires ?) pour travailler sur la demande et l'offre de soins est, et sera encore un passage obligé pour faciliter la rencontre avec ces jeunes. Le décentrage ethnique ne peut être qu'un enrichissement pour une pratique garantie par une éthique inscrite dans une humanité loin des tentations de replis identitaires.

Notes

- ¹ Pour aller plus en avant sur cette question lire l'excellent ouvrage, *Clinique de la mondialité*, Daniel Derivois 2017, Deboeck ed.
- ² Cette problématique de philosophie politique ne saurait être résumée dans ces quelques lignes d'autant que chaque communauté, qu'elle soit occidentale ou africaine ou autre, ne saurait être caricaturée à travers quelques stéréotypes dominants.
- ³ *Eldorado*, Laurent Gaudé, 2006, Actes Sud.
- ⁴ Comité Citoyen pour l'Accueil des Réfugiés en Uzège. Voir article dans ce numéro.
- ⁵ A. Badiou, 2011. *L'éthique, essai sur les consciences du mal*. Nous ed., Caen, p. 44.
- ⁶ Prénoms modifiés.